

Ce n'est pas en vain, Messieurs du nouvel Institut, que je viens de prononcer tous ces noms illustres que vous avez salués de vos sympathiques applaudissements. L'exemple, bon ou mauvais, est le grand mobile de l'humanité, de la jeunesse surtout, et c'est déjà beaucoup que de savoir reconnaître ceux qu'il nous faut savoir suivre. Notre histoire, qui fera l'objet de vos recherches et de vos études, vous déroulera plus d'un noble caractère, dans ses pages peu nombreuses, il est vrai, mais chargées d'héroïques actions. Elle joint, cette histoire, que l'on touche encore pour bien dire de la main, à l'attrait de la nouveauté, un parfum d'antiquité relative que je ne saurais comment décrire. C'est une des plus jeunes du monde ; mais c'est en même temps une des plus vieilles de l'Amérique ; et puis, le silence que les historiens de l'Europe ont gardé sur ce qui la concerne, silence qui s'explique parfaitement par les grandes secousses que la France éprouva peu après notre séparation ; l'absence de l'imprimerie, la fréquente destruction de nos archives ; ont créé chez nous une sorte d'archéologie étrange et prématurée qui fit à la fois les tourments et les délices d'un homme distingué que nous venons de perdre. (*) Cette cruelle année qui, à la manière des Parthes, nous décoche en fuyant ses traits les plus terribles, vient en effet de nous ravir un ami de notre pays, un noble bienfaiteur de toutes les institutions utiles et de celle-ci en particulier. Vous nommez avant moi le Commandeur Viger dont la mémoire devra vivre longtemps puisqu'il a lui-même arraché tant de choses à l'oubli.

Que ce soit aussi là votre noble ambition ! L'histoire, la littérature aussi bien, sinon mieux, que la politique peuvent servir notre Nationalité. Il s'agit autant de la faire aimer que la faire respecter. Employez-y toutes les ressources de l'érudition et toutes les grâces du style. Vous le savez mieux que moi, il est impossible de ne pas rendre hommage à la science et au talent sous quelque bannière qu'ils se trouvent enrôlés. Qui sait se faire lire n'est pas loin de se faire aimer.

Vous sentez d'ailleurs plus vivement qu'il ne m'est possible de l'exprimer, tout le charme d'une littérature naissante dans un pays nouveau, et si vous Pignoriez, vous n'auriez qu'à jeter un regard sur les efforts que font les peuples vieillissés et blasés pour trouver des sentiers inexplorés, des horizons inconnus.

« Il leur faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde ? »

Vous avez sous la main ce puissant élément de succès. Scènes de la vie sauvage qui s'enfuit et de la civilisation naissante, nature grandiose et peu connue, luttés héroïques de nos pères, mœurs et caractères admirables et charmants à peine esquissés par ceux qui vous ont devancés : toutes ces choses sont pour vous un héritage intact et qu'il vous faut vous hâter d'exploiter. Tremblez que la main errante et ambitieuse de quelque étranger ne vous le dérobe !

Mais je sens qu'il m'appartient peu d'être aussi longtemps l'interprète de vos pensées et de vos desirs.

J'ai reçu de vous jusqu'ici de bien grands honneurs pour de bien légers services. Je dois me hâter de céder la place à l'un des fondateurs les plus actifs de cette Institution, à un Jeune Orateur dont les coups d'essai ont été des coups de maître, qui porte un nom cher à tout les vieux citoyens de Montréal, à tous les amis du pays, et qui tient de bien près à un autre nom entouré des plus brillantes distinctions.

Si je provoque plus longtemps votre légitime impa-

tience, c'est que je dois avant de finir remercier l'auditoire nombreux et bienveillant qui nous honore de sa présence. Montréal paraît ne pas avoir assez de salles, ni (vous ne l'éprouvez que trop) de salles assez grandes pour donner carrière à l'ardeur patriotique et littéraire dont ses citoyens sont animés.

Votre présence, ici, Monseigneur, est pour nous un grand honneur et un grand encouragement. Vous protégez tout ce qui vous paraît devoir produire le bien ; vous nous prouvez aujourd'hui que vous n'attendez que du bien de cette Institution. Notre plus grand désir est de répondre à votre attente. Je vois près de vous le digne président de la noble Société de Saint Jean-Baptiste, société qui établie depuis quelques années parmi nous, a opéré une heureuse réaction et rappelé au sentiment de leur dignité ceux qui pouvaient l'avoir oublié. J'y vois aussi les Supérieurs de deux maisons d'éducation, dont l'une remonte à la fondation, ou pour mieux dire, est la véritable fondatrice de cette Ville, et dont l'autre vient reprendre les traditions, j'allais dire oubliées, (mais ceux qui ont fait en grande partie et écrit eux-mêmes les annales de notre pays ne sauraient être oubliés,) les traditions interrompues d'un Ordre, nulle part aussi justement célèbre, qu'en Amérique. Sous de tels auspices, notre Institut ne peut que prospérer, se développer et accomplir la tâche qui appartient à toutes les institutions du même genre. « *Rendre le peuple meilleur !* »

Appréciation des Lectures de M. PAUL STEVENS et de M. AD. OUMET, publiée dans la *Patrie* le 11 mars 1858.

C'est, pour tous les cœurs Chrétiens et Catholiques, une grande joie de voir l'importance que prend, de jour en jour, le Cabinet de lecture Paroissial. Tribune accessible à tous les dévouements, les sujets graves et sérieux, utiles et agricoles peuvent seuls y être traités : la brûlante politique, en est sagement éloignée. C'est peut-être, la cause principale de son merveilleux succès et de l'estime qu'il arrache à ceux-là mêmes qui ont à redouter sa salutaire influence.

Dans ces temps où tous les esprits grands ou petits, sérieux ou frivoles, modestes ou superbes, classiques ou romantiques, sont tourmentés comme d'un fièvre ardente de faire adopter et caresser par une populace ignorante, leurs brillantes utopies sur les choses et sur les hommes, sur la société et sur les gouvernements, il est bon pour le cœur, il est consolant pour l'âme de voir, d'un autre côté, grandir une jeune génération dans des études solides, et de s'entendre sortir de sa bouche que des paroles de paix et d'amour, envers la patrie et envers ceux qui les écoutent. C'est ainsi que nous aurons des hommes capables de servir tout à la fois Dieu et la société ; c'est encore ainsi que nous aurons une littérature nationale ; c'est ainsi que le génie du grand siècle de Louis XIV, transporté sur nos rives étonnées, rajourni dans le silence de la méditation, loin du forum et de la place publique, grandira de nouveau, s'élèvera et dominera glorieux sur cette terre du Canada, comme autrefois sur la terre de notre vieille mère-patrie, la France.

Aussi était-ce avec un indicible bonheur que nous applaudissions, mardi soir, un jeune élève des collèges de Montréal et de Ste. Marie, lancé depuis peu dans le monde et s'annonçant déjà plein de succès et plein d'avenir.

M. Adolphe Ouimet nous a parlé de la *Sœur de*

(*) Jacques Viger, Lieut.-Col., 1er Maire de Montréal, Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire-le-Grand.